

# La philosophie du bolchévisme

---

En fonction de quelle doctrine la révolution russe s'est-elle faite?

Quelques-uns pourraient croire que le mouvement bolchéviste n'a été qu'un soubresaut politique, dû à l'éclipse momentanée de la sagesse traditionnelle des pays blancs, à une passagère conquête par le cosaque et le tartare du russe moderne. Ce serait par trop simplifier les choses, scruter superficiellement les causes d'un événement dont on ne trouve point d'autre exemple dans l'histoire humaine, et dont les raisons séminales ont d'autant plus lieu d'être réelles, et, si j'ose dire, explosives. Quand on sait que la Russie affame un peuple de cent quatre-vingt millions pour inonder tous les marchés du monde de son blé, de son beurre de Sibérie et de ses autres denrées, qu'elle a sacrifié huit millions des siens, pendant déjà quatorze ans de révolution, à l'effet de maintenir l'Etat communiste, il y a lieu d'estimer qu'un tel effort procède tout de même d'une apparence au moins de raisonnement et de conviction.

Or, l'expérience autant que la philosophie s'accordent à le démontrer, un homme n'agit point en tant que tel sans juger; il agit humainement dans la mesure de sa pensée: *mens molem agit*. Et lorsque, en vertu d'une poussée de sentiment et de passion, il a été entraîné sur une pente et comme lancé dans un ordre à l'aventure, il modifie provisoirement au besoin le plan de ses conceptions pour y accommoder plus ou moins honnêtement son activité. Psychologie profonde et merveilleuse des relations de l'agir avec le penser, de l'ordre pratique avec l'ordre spéculatif, de la liberté avec sa nécessaire rationalité, parfois fausse mais toujours indispensable.

L'homme a beau être sauvage ou passionné, une idée le conduit sans cesse, à moins qu'il ne soit tout à fait dément. Il a un système à lui de raisonner qui l'éclaire, en fonction sans doute de sa cupidité ou de son emportement, dépendamment des poussées de sa violence ou des perspectives de son erreur. Cette idée, ce système, en Russie, quels sont-ils?

Quel est pour l'esprit bolchéviste le plus raisonneur et le plus imprégné de bolchévisme, du bolchévisme le plus pur, le plus conscient, le plus actif, le plus efficace, l'ensemble des aphorismes théoriques et des maximes pratiques sur lesquels s'appuie son action, au moins pour répondre au reproche d'absurdité cruelle qu'on pourrait lui adresser, et pour satisfaire le besoin radical des raisons vraies ou fausses qu'exige toujours, chez les plus effervescents et même les plus dégradés, la nature humaine?

A la vérité, le « *chancre rouge* » qui ronge le visage de la Russie est né d'un microbe intellectuel. Analyser le cerveau bolchéviste quand il pense, saisir son atmosphère mentale, voilà à quoi s'applique la présente étude. Deux aspects seront mis en lumière. La philosophie bolchéviste est, au premier plan et comme en son centre, une philosophie économique-sociale; elle est aussi, foncièrement et de nécessité, une métaphysique et une morale. Tentons de faire saillir ces deux points.

## I. — LA PHILOSOPHIE ÉCONOMICO-SOCIALE DU BOLCHÉVISME

Les yeux cruels et injectés de sang, le bolchévisme a enflammé sa rage dans la poursuite d'un idéal économique qui réclame une reconstruction de l'ordre social. L'on se méprendrait de penser qu'il est russe par essence. De fait, il l'est à l'heure présente, et principalement. Il pourrait être de toute race et de tout pays.

La Russie en révolution lui a fourni un champ d'expérimentation<sup>1</sup> singulièrement préparé. Néanmoins la semence bolchévique est une philosophie en soi. Toutes considérations accidentelles mises de côté, cette doctrine n'est pas nationale. Voilà qui la rend d'autant plus funeste et menaçante pour l'univers entier.

Le bolchévisme, système d'organisation sociale, vise à reconstituer sur un type nouveau l'humanité collective, par une radicale transformation économique des sociétés modernes. Il ne faudrait pas penser trop

<sup>1</sup> Voir Jacques Bainville, *Comment est née la révolution russe*. Paris, Nouvelle librairie nationale, 1917.

vite qu'il ne vise qu'à être une *anarchie*. Le P. Doncoeur, S. J., dans ses conférences intitulées *Catholicisme et bolchévisme*, lors de son séjour au Canada, l'automne dernier, a marqué au contraire très nettement l'*archie* des théories sociales et politiques de Lénine, l'organisateur du bolchévisme russe: *archie* à l'envers, *archie* de l'égoïsme et de la force, mais, au fond et d'une façon irrécusable, bien propre à jeter dans la stupeur, philosophie du désordre si l'on peut dire organisé.

Et, en attendant de pouvoir s'étendre à tous les peuples, il opère en Russie, à titre d'expérience et de début.

Renversement d'abord des institutions politiques antérieures pour leur substituer la dictature du prolétariat; collectivisme d'Etat ensuite, dans la production et le partage des richesses; sur ces nouvelles bases, enfin, reconstitution des classes sociales désormais toutes égales et toutes heureuses: tels sont les trois stades progressifs qu'envisage l'opération bolchévique:

Mais pourquoi pareille mise à terre et semblable évolution? La réponse du bolchévisme est insuffisante et même absurde en théorie, elle est destructrice en fait. Cependant elle est subtile, insidieuse, brillamment colorée. Il faut la serrer de près, l'examiner avec soin, pour en déceler l'erreur de principe, et en tarir dans leur source les pernicious courants.

Par son caractère spécifique, les observateurs avisés ne tardent pas à le découvrir, la révolution russe est le fruit de la doctrine économique de Karl Marx; elle procède du socialisme dit scientifique. Les chefs du bolchévisme s'en sont faits les protagonistes et les réalisateurs. Leur oeuvre est l'incarnation même de la pensée marxiste. Le soviét est l'élément initial du réajustement des classes tel que l'avait conçu le célèbre sociologue allemand. Les léninistes n'en font pas mystère. Ils ne cessent de le répéter: ils sont les seuls vrais disciples de Karl Marx, dont Lénine, leur chef, a interprété, simplifié, complété et appliqué enfin les ouvrages. <sup>2</sup>

<sup>2</sup> Voir *Le monde communiste* de Gustave Gautherot, p. 17.

Qu'avait donc enseigné Marx et qu'a pu apprendre de lui Lénine? Il convient, au préalable, de faire une revue rapide des évolutions du socialisme avant Karl Marx.

Le socialisme, on le sait, est un mot qui parut d'abord sous la plume de Pierre Leroux, en 1834, dans un article de la *Revue encyclopédique* intitulé: « De l'individualisme et du socialisme. » Par ce vocable l'auteur signifiait, et déjà, le sacrifice nécessaire de l'individu à l'Etat, à la société. C'était formellement la doctrine des droits *absolus* de ceux qui gouvernent relativement à ceux qui sont gouvernés.

Tout de même, avec Proudhon et consorts, à l'instar des systèmes communistes antérieurs, le socialisme apparaissait une utopie enchantée. Il signifiait l'organisation politique et sociale qui permettrait à chacun de jouir d'un bonheur égal, non seulement d'une égalité proportionnelle et spécifique, mais d'une égalité quantitative et qualitative à la fois.

L'idéal de Proudhon a été plus ou moins celui de tous les socialismes auparavant et depuis. Mais, pour arriver à pareille fin, les moyens furent imaginés différemment. Il faut tenir compte de cette diversité pour accepter la définition générale des théories socialistes primée au concours du *Figaro* en 1892: « Le socialisme est un ensemble d'aspirations et de théories qui tendent à établir entre tous les hommes, par divers moyens de contrainte légale, la plus grande égalité possible de richesse ou de misère. »<sup>3</sup> Selon les procédés de contrainte qu'il juge nécessaires pour l'obtention de son but, le socialisme s'est différencié ou dosé en socialisme absolu, mitigé, politique, révolutionnaire.

Parmi les moyens d'arriver à la plus grande égalité possible de richesse (ou de misère), d'aucuns imaginèrent la mise en commun de tous les biens, de toutes les richesses, du capital universel et de ses fruits, à l'image de ce que font les moines les plus austères et les plus détachés. L'humanité, hélas! compte d'autres suppôts que de tels moines. Ce socialisme intégral ne pouvait que s'effondrer dans une manifeste impraticabilité.

Le collectivisme, ou socialisme moderne, moins outré, plus funeste, trouva de plus sérieux défenseurs. Pour arriver, en effet, au plus égal

<sup>3</sup> Voir *Cours d'Economie politique* de J. Rambaud, vol. I, éd. de 1910, p. 134.

bonheur pour tous, il préconise non plus la mise en commun de tous les biens, non plus par exemple des biens essentiellement précaires et de consommation individuelle, mais seulement des biens de production, du capital, et particulièrement du sol, pour le socialisme partiel appelé *agraire*.

De quelle manière, toutefois, pareille mise en commun pourrait-elle en pratique se réaliser autrement que sous la garde du pouvoir public ? Aussi bien tous les collectivistes sont-ils amenés fatalement à l'étatisme.

Voilà pourquoi, sous couleur de procurer à tous une égale part de biens, ils requièrent d'abord une mainmise universelle sur les biens même de l'individu, et pour le rendre heureux commencent par le spolier, même des droits de sa liberté. Ils chantent la jouissance de chacun, mais opèrent la servitude de tous. D'où l'expression, *socialisme d'Etat*, n'a-t-elle pas autant désigné, chez plusieurs, un état économique qu'une théorie politique autorisant l'ingérence, au moins lente, graduelle, et même dissimulée, du pouvoir public dans tous les domaines des intérêts individuels et de l'activité privée. Socialisme, étatisme, fréquent chez les modernes, souvent inconscient, et qui donne naissance aux dictatures les plus absolues et aux empiètements les plus injustes.

De la sorte, le mot socialisme a été souvent réservé au collectivisme exercé par l'Etat, se rendant maître peu à peu de toutes les industries privées, et de cette façon, étouffant l'initiative particulariste. Les socialistes de tout temps ont, par voie de conséquence, légitimé la tyrannie des détenteurs du pouvoir. Platon, <sup>4</sup> pour aboutir au communisme de la jouissance, c'est-à-dire au communisme des femmes, des enfants et des biens temporels, inventa sa *République* et écrivit ses *Lois*, voulant même que le mot *propriété* fût banni du langage. Sans donner d'attention à des utopistes peut-être pince-sans-rire comme Thomas Morus et Campanella, mentionnons tout de suite Montesquieu, qui nie dans ses *Lettres persanes* et même dans *l'Esprit des Lois*, le fondement, en droit naturel, de la propriété et de l'hérédité des biens, et exige pour le bonheur commun la plus parfaite égalité.

En son *Discours sur l'inégalité des conditions* et en son *Contrat social*, J.-J. Rousseau ne croit plus, comme Montesquieu, que pour parvenir au commun bonheur entrevu, il faille uniquement changer la loi

<sup>4</sup> Voir J. Rambaud. *Histoire des Doctrines économiques*, 3e éd., p. 604 et suiv.

extérieure. Il entend modifier les habitudes humaines elles-mêmes et les ramener à leur bonté primitive. Il exalte le *bon sauvage* et prêche le communisme de la forêt.

Fourier (1772-1837) avait cru ramener l'humanité au bonheur égalitaire en suggérant de « donner libre cours aux passions humaines pour les combiner harmonieusement ». Il tenta des réalisations d'heureux communisme par ses phalanstères, tandis que Robert Owen (1771-1858) formait à peu près dans la même pensée ses colonies. Au lieu d'aboutir à l'harmonie rêvée, tout sombrait dans le désastre ou l'immoralité. Candeur et théorie pure qui vont faire place bientôt à des systèmes plus charpentés.

Avec Louis Blanc et Karl Marx apparaît un socialisme fondé sur des observations plus concrètes et des calculs plus réfléchis. Au lieu de s'expérimenter sur des groupes restreints, comme les vingt-six phalanstères de Fourier et les dix-neuf sociétés d'Owen, leur système tendra à s'appliquer à des peuples entiers et ambitionnera pour une date plus ou moins prochaine de couvrir même toute la terre.

Louis Blanc part du droit de l'homme à la vie. Ce droit comporte le droit concret au travail. Mais l'ouvrier dans l'exercice de son travail est dominé par celui qui possède le capital, c'est-à-dire les instruments de production, les fonds initiaux et la machinerie industrielle. D'où la nécessité pour l'Etat, d'après Louis Blanc, d'exproprier graduellement les principales usines, à l'effet d'anéantir l'industrie privée, qui, par ses maîtres, presse les travailleurs. Les ateliers nationaux n'auront d'autres chefs que ceux que se donneront les ouvriers. Les salaires eux-mêmes devront être égaux. Toutefois, ayant considéré les choses, Louis Blanc finit par poser cette règle: « Que chacun produise selon son aptitude et ses forces, que chacun consomme selon ses besoins. »<sup>5</sup>

Nous retrouverons plus loin les faux principes et les erreurs initiales de Louis Blanc. N'avançons point néanmoins sans indiquer la fissure dans la base elle-même du système. L'homme, qui a droit à la vie, a droit au travail, prétend-il. Mais non sans avoir à passer par la société

<sup>5</sup> Des systèmes ci-dessus mentionnés, on trouvera un exposé plus complet et une réfutation solide dans l'ouvrage de l'un des nôtres, M. Damien Jasmin, Docteur en philosophie de l'Université de Montréal: *La propriété privée et les systèmes opposés de Platon à Lénine*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925.

dont il dépend dans son être physique, et sans le respect des lois morales qui transcendent les intérêts temporels et physiques les plus urgents. D'un bond l'auteur a sauté par-dessus les vastes champs de la métaphysique, et il a oublié la suprême finalité de l'homme. Voilà pourquoi son inférence est trop courte et mesure mal la vérité à franchir.

C'est au fond la même erreur radicale que commet le maître entre tous du socialisme moderne, Karl Marx, dont on va pouvoir maintenant, négligeant le socialisme agraire de l'américain Henry George (1839-1897), mieux délimiter les positions doctrinales.

\* \* \*

Bref, Karl Marx (1818-1883) a été le docteur par excellence du socialisme dit *scientifique*.

« C'est par deux grandes découvertes, la conception matérialiste de l'histoire et le secret de la production capitaliste au moyen de la plus-value, que le socialisme est devenu une science, » déclarait Kautsky, le plus ferme héritier des théories de Marx, l'éditeur de ses ouvrages posthumes. Il résumait de la sorte toute l'oeuvre personnelle du maître. Bientôt nous reviendrons sur son matérialisme historique. Pour le moment étudions sa théorie du capital.

Juif allemand ensuite établi en France, Marx s'était d'abord livré au droit et à l'économie politique. Il avait subséquemment enseigné la philosophie à Bonn, pour se donner enfin à la politique sociale. Dans ce but, il écrivit des livres, organisa des sociétés, prêta un coup de main aux journées de 1848 et à la Commune de Paris. On voit en lui, à juste titre, le théoricien et le vrai fondateur du collectivisme moderne.

Il faut lui reconnaître un esprit puissant, d'une pénétrante analyse. Ses ouvrages le révèlent, surtout son *Das Kapital*, le *Capital*,<sup>6</sup> code de tout son système.

Ce livre, en trente-trois chapitres et en huit sections, veut saisir le développement ou *procès* de la production du capital, la transformation de la monnaie en capital producteur, la production de la plus-value, soit

<sup>6</sup> *Le Capital*, par Karl Marx. Préface de la première édition. Traduction de M. J. Roy, entièrement révisée par l'auteur. A la librairie du Progrès, Paris, 1875.

absolue soit relative, la raison du salaire, l'accumulation enfin des richesses qui forment le capitalisme. L'auteur, pour appuyer par des exemples ses observations sur les rapports de production et d'échange, prend ordinairement les faits de l'industrie en Angleterre, pays classique à cette époque de la lutte du capitalisme et des *trade-workers*.

Le traité du génial sophiste n'est pas d'une parfaite transparence. Bourrées de citations et de notes historiques, ses études manquent parfois d'horizon, mais non certes de vigueur. Le style en est alerte, et, sous une apparence de froide sérénité, il contient de la haine et de la révolte comprimées. Avant de mesurer les désastres sortis de cette révolution en potentiel, il nous faudra pour quelques instants, malgré leur sécheresse, suivre l'économiste dans ses thèmes et démonstrations.

\* \* \*

La thèse centrale du père du communisme se formule ainsi: le capital n'est pas productif, le travail de l'ouvrier l'est exclusivement. D'innombrables conclusions, d'ordre immédiatement pratique, découlent d'un pareil postulat.

Marx le fonde sur sa théorie de la valeur et de la plus-value: *Werth und Mehrwerth*.<sup>1</sup>

Distinguant dans les biens matériels leur valeur utile ou serviable et leur valeur économique ou d'échange, la valeur économique d'un objet, affirme-t-il, est égale au travail humain qui y est incorporé.

Cette valeur économique, commerciale, en effet, c'est la proportion quantitative selon laquelle des valeurs d'usage, objet de consommation, s'échangent mutuellement: une livre de beurre pour tant de livres de sucre, un boisseau de blé pour telle somme d'argent. Cette échangeabilité suppose un élément commun, la valeur. Tel élément commun n'est pas leur utilité, puisqu'il y a des choses peu utiles qui se vendent très cher, des choses nécessaires qui se vendent à bas prix; il n'est autre que le travail incarné dans un objet de vente. Toute marchandise, au point de vue de sa valeur économique, n'est donc que du travail humain cristallisé.

Observons tout de suite comment l'analyse de Marx n'est pas ex-

<sup>1</sup> Cf. Paul SIX, *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses*, art. *Marx*.



haustive. Le travail est un des éléments qui constituent la valeur, il n'est pas le seul. Il faut y ajouter l'utilité de l'objet, et même sa rareté ou son abondance, les risques et les dangers du commerce, toutes les réactions d'une société complexe à l'infini. La valeur commerciale, par exemple, d'une maison, d'une automobile, d'un chapeau, d'un subtil parfum, a des composantes extrêmement variées et variables, la psychologie humaine en fait l'expérience, selon la nécessité de ces objets, le désir qu'on en a, la satisfaction qu'ils nous apportent, l'offre des vendeurs et la demande des acheteurs en recherche les uns des autres.

C'est de tout cela, Marx précisément l'oublie, que tient compte l'estimation sociale. Benedetto Croce, socialiste italien, le lui rappelle dans son livre intitulé *Matérialisme économique et économie marxiste* : « L'égalité de la valeur et du travail n'est pas un fait dominant absolu, c'est un fait qui existe entre d'autres faits, contrarié, diminué, défiguré par d'autres faits. »

De son explication de la valeur, Marx passe à sa théorie fameuse de la *plus-value* capitaliste, sophisme le plus dangereux de toutes les doctrines socialistes modernes. Elle se résume à ceci : tout ce qu'une matière, une fois devenue objet fabriqué, acquiert de plus-value, procède du travail-ouvrier. Le capital n'y est pour rien. Cependant, cette plus-value reste toute entre les mains de l'employeur. De la sorte, ceux qui travaillent ne s'enrichissent pas, et ceux qui ne travaillent pas s'enrichissent. Telle est toute la révélation du « mystère du profit ».

L'ouvrier, explique-t-il, n'ayant pour vivre que la force de son travail, est contraint de le vendre à ceux qui ont les moyens de production, c'est-à-dire aux détenteurs du capital. Or, cette force de travail, marchandise comme toute autre, vaut le nombre d'heures de travail requises pour le reconstituer. Si pour se procurer à lui-même par lui-même le manger, le boire, le vêtement et le logement d'un jour, l'ouvrier a besoin d'une moyenne de tant d'heures de travail quotidien, voilà ce que vaut son travail quand il le loue au patron.

Mais voyez ce qui arrive. Pour soutenir sa vie, continue Marx, disons qu'une moyenne quotidienne de six heures de travail suffisent. On fixe par là la valeur de la main-d'oeuvre pour un jour. Si le capita-

liste qui embauche cette main-d'oeuvre n'exigeait que six heures de travail dont il verserait à l'ouvrier la somme correspondante, chacun serait quitte, mais aucun bénéfice ne serait possible.

Aussi bien le patron, en achetant le travail quotidien de l'ouvrier, exige-t-il plus d'heures de travail, tout en ne donnant à l'ouvrier, pour sa journée de service, qu'à peine de quoi vivre. L'employeur empoche le sur-travail qui constitue automatiquement son bénéfice. De cette façon, tout patron qui capitalise vole essentiellement.

Illustrons par un exemple. Marx traite de filés de coton qu'il évalue en shillings. Restons en Amérique. Voici un ouvrier à salaire qui fabrique au profit de son patron tel objet. Trois jours lui sont requis pour cette confection. On lui consent trois piastres par jour, neuf piastres pour les trois jours. Le patron de son côté a droit à un salaire pour son travail de vendre cette marchandise. Concédon's que cela représente une journée de travail, trois piastres. En plus, le patron a fourni pour une piastre de matériel, pour deux piastres d'usure dans l'outillage de sa fabrique. Soit, au total, comme prix de revient de l'objet manufacturé, quinze piastres.

Pourtant le patron vendra cette marchandise vingt et une piastres. S'il la vend à ce prix, c'est qu'elle le vaut. Donc, cela dépend du travail de l'ouvrier. Cette plus-value de six piastres n'est que la matérialisation d'une certaine durée de travail non-payé, souligne quoique sans l'établir notre doctrinaire. Le mystère du capital productif se résout par conséquent, selon lui, à ce fait que le capitaliste dispose d'une certaine quantité de travail sans le solder. Dans l'exemple précité, l'ouvrier travaille trois jours et le patron un seul. Celui-ci n'a donc droit qu'au tiers des six piastres de plus-value. Il faudrait remettre à l'ouvrier, outre les neuf piastres de salaire convenu, quatre piastres de plus-value, soit treize piastres, et au patron trois piastres plus deux, soit cinq. Nonobstant, en fait, l'ouvrier n'en aura que neuf, et le patron qui n'a travaillé qu'un jour contre l'ouvrier trois, en aura neuf aussi. Lequel vole des deux?

Sophisme empoisonneur. Il en serait bien ainsi, si le principe lui-même ne restait à prouver.

Comment, en effet, le capital est-il du travail non payé, d'abord

quand il s'agit, par exemple, du capital formé des économies prélevées sur son travail à soi, tel celui du fermier, et souvent de l'ouvrier lui-même?

En outre, le patron n'a-t-il vraiment que du matériel et l'usure des machines à solder? Ses obligations générales, ses risques d'entreprises, ne comptent-ils vraiment pour rien, selon le sens commun lui-même!

Une marchandise n'a-t-elle pas, à part sa pure valeur d'échange, celle d'utilité qui varie les déterminantes du commerce?

Le capitaliste, par son savoir-faire, par son travail intellectuel, par sa direction de l'entreprise, n'ajoute-t-il rien à la valeur économique du produit industriel, en sus du temps rétribuable qu'il y consacre? <sup>8</sup>

Toutes choses sur lesquelles Marx passe vite et qui échappent à son analyse, animée d'un instinctif élan révolutionnaire.

Le prophète du socialisme ne s'est pas embarrassé à prouver que la valeur marchande des choses dépend *exclusivement* de la quantité de travail qu'elles se sont incorporées. Il ne s'inquiète pas plus de démontrer que le travail-ouvrier seul contribue à engendrer la plus-value. Voilà le point de départ factice et contestable de tout son raisonnement.

Mais contrairement à ce que pense Marx, le capital n'est pas improducteur. Distinguons comme lui le capital fixe et le capital variable. Le premier: installation, machines, matières premières. Le second: richesse liquide et disponible du patron, accumulation, pour Marx, de salaires non versés, dus cependant à une fraction du travail fourni. Selon notre auteur, le capital de première espèce est stérile, l'autre est parasite, il se nourrit aux dépens de l'ouvrier.

\* \* \*

Dans tous ses éléments, dit-il, le capital fixe n'a d'autre valeur que le travail qui les a fabriqués. Cette valeur, il la transmet sans plus, quoique de façon diverse, au produit élaboré, ne donnant naissance par là à aucune valeur nouvelle. Ce capital, prétend Marx, est le système osseux et musculaire de la production, simple réseau de l'énergie ou du travail

<sup>8</sup> Voir Garriguet, *Le Régime de la Propriété*; Collin, *Manuel de philosophie thomiste*, vol. II; Antoine, *Cours d'Economie politique*, édition Henri du Passage, etc.

qui s'y appuie pour se déplacer. Seul, le capital variable, excédent de travail non payé, engendre une valeur qui reste toute au bénéfice de l'entrepreneur, du capitaliste, de « l'homme aux écus ».

Toujours même gratuité de principe, à savoir, la valeur n'a d'autre source que le travail. Mais si la valeur marchande, si la valeur de la main d'œuvre elle aussi, avait d'autres éléments et d'autres causes, toute cette dialectique accrochée à un nuage qui se dissipe quand on l'approche, ne tomberait-elle pas d'elle-même?

Or, forcé par l'évidence, c'est ce que doit admettre implicitement notre sociologue dans la suite de ses discours. Pour un même objet à fabriquer, la quantité de travail de l'homme change à travers les âges. Le sciage du bois, la fusion des métaux, le charpentement des pièces, coûtent maintenant moins d'effort humain que dans le passé. Voilà pourquoi Marx mesure la valeur d'un produit par rapport à la quantité de travail *socialement nécessaire*, comme il dit, pour obtenir ce produit, c'est-à-dire à la durée du travail de l'ouvrier moyen, *exerçant son activité dans le cadre normal de la production à une époque donnée*. Mais ces conditions normales d'une époque envisagée, n'est-ce point, sous une formule savante et détournée, le capital lui-même, avec son matériel de plus en plus perfectionné, avec la quantité de travail producteur qu'il renferme accumulé, qui se trouve réintégré dans le problème? Puisque le capital, puisque la machine du patron diminue, par comparaison aux procédés antérieurs, le travail-ouvrier *socialement nécessaire* à la confection d'un objet, ce travail a une moindre valeur marchande parce que le capital agrandi et organisé a fait quelque chose dans l'objet fabriqué, et que par son intervention il entre en part dans la plus-value.<sup>9</sup>

« L'homme qui a fait la machine, dit Leroy-Beaulieu, ou celui qui l'a achetée, a le droit, pour prendre le style de Karl Marx, de retirer de cette machine sa valeur en usage; or, sa valeur en usage, c'est d'accroître la productivité du travail de l'ouvrier, c'est par conséquent d'engendrer un avantage auquel on donne le nom d'intérêt ou de profit. Supposez que la machine, au lieu d'être inerte, fût un être animé, s'appartenant à lui-même, stipulant pour lui-même, personne à coup sûr ne lui refuserait

<sup>9</sup> Voir *Le capital est-il producteur?*, article du R. P. Henri du Passage, S. J., dans les *Etudes*, 20 janvier 1931.

une part dans l'excédent de productivité qu'elle aurait donné à l'ouvrier. La brouette, en la souhaitant vivante, s'adressant à celui qui l'aurait empruntée, lui dirait: « Avec mon secours volontaire, car ce n'est pas toi qui m'as faite, tu as pu en six heures achever un travail qui sans moi t'en aurait demandé douze; tu as donc été, grâce à moi, en gain de six heures; partageons cet excédent que tu ne dois qu'à moi; donne-moi la moitié ou les deux-tiers, c'est-à-dire donne-moi pour ma peine un produit qui corresponde à trois ou quatre heures de travail, et tu seras encore en bénéfice. » Cette brouette animée ne trouverait pas un tribunal qui lui refuserait satisfaction. Celui qui a fait la machine ou qui l'a achetée et la possède est absolument dans le même cas où elle serait elle-même si elle avait âme, intelligence et volonté. »<sup>10</sup> Ainsi donc, malgré Marx, le travail de l'ouvrier n'est pas le seul coefficient de la plus-value.

\* \* \*

C'est à propos du capital variable, du capital-argent, plutôt que du côté du capital-machine, que l'auteur pousse son investigation. Le patron, juge-t-il, en gardant pour lui une partie de la plus-value des produits, due en entier au travailleur, accomplit tout uniment un vol, d'où naît exclusivement ce qu'on doit appeler proprement le *capital*, et qui n'est pour rien dans la formation de la plus-value. L'expérience va nous démontrer le point faible de la construction marxiste.

En effet, si les prélèvements iniques du patron sur le travail étaient la source exclusive du gain capitaliste, il en résulterait qu'une entreprise serait d'autant plus prospère qu'elle utilise, en proportion de ses installations mécaniques, plus de main-d'oeuvre. Voilà ce que les faits contredisent de plus en plus.

Les grosses industries modernes visent à restreindre, au grand dam des ouvriers, l'emploi du travail salarié, la part du capital variable et soi-disant frauduleux, par opposition au développement de la machinerie, que Marx prétend inapte à causer le bénéfice. En d'autres termes, la machinerie, chaque jour davantage, remplace l'ouvrier dans l'industrie. L'usine la plus prospère d'aujourd'hui devient une sorte de palais de fer

<sup>10</sup> Cf. Damien Jasmin, *op. cit.*

ou quelque salon reluisant d'acier, dont les pavés à carrelage éclatent de propreté, dont le matériel d'outillage ne porte taches ni de graisse ni de fumée. Des surveillants en habits blancs observent les manomètres et les diagrammes, ils en suivent les aiguilles et la trace des courbes, corrigeant de temps à autre, par la manoeuvre facile du volant de vanne, le degré d'une pression, d'une température, d'un niveau d'eau, ou d'une combinaison chimique.<sup>11</sup> Dans ces halls presque déserts, domaine à peu près exclusif des dynamos et des arbres de couche, où donc et comment trouver les machinations du capitaliste prélevant *tout* son capital à même du salaire retenu?

\* \* \*

Non, malgré Marx, le capital intervient sans contestation possible dans la formation des valeurs nouvelles, il est producteur à titre authentique. L'auteur du *Das Kapital* aurait dû simplement affirmer que le capital produit, non pas comme la nature ou l'ouvrier, d'une manière directe, mais d'une façon indirecte. Il aurait pu poser, contre l'économiste Jean-Baptiste Say, que la nature et le travail humain seuls sont actifs au sens plein du mot, et que le capital est une *capture* des forces naturelles et du labeur ouvrier. Qu'il est de la nature et du travail accumulés. Qu'il multiplie, par cet apport du passé, la puissance du présent, le rendement des énergies actuelles. Mais dès lors il s'ensuit, contre Marx, que le maître du capital est propriétaire de cette plus-value.

Conséquemment, si le capital a une efficacité réelle, quoique ni spontanée ni indépendante, dans la production de la valeur, le bilan du prix de revient, les frais inhérents au travail, ne sont pas les seuls éléments à chiffrer, du côté du capitaliste. La collaboration du capital remet à son propriétaire des titres réels au revenu de la marchandise, tout comme les risques de l'entreprise l'autorisent à réclamer en outre une part du bénéfice éventuel. Dans quelles proportions et suivant quelles lois, ce n'est pas le lieu de le discuter, mais le principe en demeure.

Le capitalisme pressure bien souvent l'ouvrier, il s'engraisse communément de son travail. Néanmoins, le capitalisme *en soi* n'est pas un vol.

<sup>11</sup> Voir René Bied-Charreton, *Chronique scientifique*, dans les *Etudes*, 5 juillet 1930.

Karl Marx a mis en relief l'un des éléments les plus vitaux de l'ordre économique, il en a négligés d'autres. Sa solution du problème de la production, grosse des applications les plus redoutables, est plus large que les prémisses.

\* \* \*

On voit bien toutefois que cette thèse économique du sociologue aboutit impérieusement à une réforme sociale. Si le travail de l'ouvrier est l'unique source du profit, si le prix ne lui en est pas versé, du moins au complet, mais tombe en majeure partie dans la caisse du patron, le capitalisme est donc formé de la sueur de l'ouvrier. Il ne reste plus, pour redresser pareil désordre, qu'à renverser l'organisation capitaliste.

N'objectez point que l'ouvrier pourra demander, pour son travail, plus qu'un salaire de famine. La loi inéluctable de la concurrence des travailleurs encore faibles et assujettis, qui fait tomber les salaires en raison directe du nombre des embauchables, laisse le patron maître des conditions.

Vous parlez d'assurer au travailleur un salaire *familial*. Dérisoire solution, puisque vous aidez ainsi le prolétaire à avoir des enfants, qui vont multiplier le nombre des concurrents et abaisser les salaires proportionnellement, et par suite, la pitance égale de bonheur auquel ont droit tous ceux qui travaillent.

Non, il n'est qu'un moyen de sortir de l'impasse. Socialiser le capital en le mettant aux mains du peuple. Voilà ce qu'annonçait naguère l'évangéliste de l'évolution du régime du capital. Voilà ce que suggéra, encouragea et tenta le père du communisme. Voilà ce qu'a accompli son plus intégral héritier, Lénine, dans la révolution bolchéviste.

\* \* \*

Nous nous sommes attardé à la thèse économique du marxisme, sur la valeur du travail et la plus-value capitaliste. C'est qu'elle est le centre et le point d'appui de tout son plan social.

Nous en avons montré les bases fragiles, les vues trop étroites, les équivoques initiales. Pourtant ce socialisme de Marx ne nous aura inté-

ressé que parce qu'il nous donne la clé du bolchévisme. Lénine n'a été autre que le répétiteur du maître. Dans le régime des soviets, il en a incorporé la doctrine.

Lénine, « ce dur et sombre génie à la Bismarck, cet Oriental à facies de Mongol, aux traits énigmatiques et méprisants, à la volonté de fer, endurcie et recuite par un long exil méditatif, »<sup>12</sup> fut lui aussi un esprit puissant, singulièrement assimilateur, sarcastique et amer. Son talent facile lui permit de parler ou de comprendre presque toutes les langues. Il avait quarante-sept ans quand la Révolution russe éclata. Une jeunesse tourmentée, pendant laquelle il avait expérimenté complots, exil sibérien et expulsions, l'avait préparé au coup de force. Arrivé au pouvoir par la violence, il trouvait la Russie toute préparée à embrasser ses théories. C'était le pays de l'autocratie et du servilisme, des oukases et du knout, du tzarisme blanc avant le tzarisme rouge, depuis longtemps bouillon de culture très germinatif des spéculations extrémistes et des révolutions. L'esprit rêveur, la sensibilité égoïste, la sauvagerie à fleur de peau d'un peuple de cent cinquante millions, dont les deux-tiers étaient des illettrés, et dont les philosophes étaient concentrés et amers, se prêtaient bien à ses plans.<sup>13</sup> Les intellectuels russes, à peu près sans exception, s'étaient formés à l'école de Marx. Et « bien que le mot socialisme soit inconnu du peuple russe », avait écrit déjà Herzen,<sup>14</sup> « sa signification est proche de l'âme russe qui est toute dans le mir », village du paysan russe à propriété collective.

L'usurpateur en profita pour établir la *dictature du prolétariat*, rêve de son génie inspirateur. Dans l'adresse inaugurale de la 1<sup>ère</sup> *internationale socialiste*, fondée à Londres en 1866, Karl Marx l'avait écrit : « L'émancipation de la classe ouvrière doit être l'oeuvre de la classe ouvrière elle-même. Tel est le grand but auquel tout mouvement politique est subordonné comme moyen. »

Lénine, qui n'avait eu sur sa table d'autre ouvrage que le *Das Kapital*, mais qui l'avait étudié, rongé et ruminé pendant si longtemps avec

<sup>12</sup> *Dossiers de l'Action Populaire*, No 56, janvier 1926.

<sup>13</sup> *Deux ans et demi au Pays des Bolchéviks*, par Paul Schostakovsky; *Lénine*, par M.-A. Landau-Aldanov.

<sup>14</sup> *Jasmin*, *op. cit.*, p. 265.



une avidité féroce, s'en souvenait. Installé à Pétrograd, il haranguait les foules en leur criant sa double devise: *Paix aux chaumières, guerre aux palais*. Ou bien, plus sèchement: *Vole ce qui est volé*.<sup>15</sup> Marx avait fait passer le socialisme de l'utopie à la science. Lénine le ferait passer de la science à l'action.

\* \* \*

Dans le Coran du Mahomet socialiste, on pouvait lire sa célèbre prévision de *l'évolution de la société capitaliste*. Celle-ci, en expropriant de plus en plus la propriété privée fondée sur le travail personnel, rejette sans cesse dans le prolétariat une population toujours grossissante. Un moment viendrait où les rares potentats de l'industrie et de la finance se noieraient dans la multitude immense et misérable des travailleurs. Unis et organisés par le mécanisme même de la production capitaliste qui ramasse dans de communes et vastes usines tout un peuple de mercenaires, ils seraient à leur tour les expropriateurs. Marx entrevoyait pour les dernières années du dix-neuvième siècle la venue de ce grand jour, du *grand soir*, de la *grande aurore*.

Les faits, il est vrai, avaient jusque-là démenti l'espoir du prophète. Edouard Bernstein, dans un article sensationnel de la *Neue Zeit*, où il faisait une critique serrée de la dogmatique marxiste, avait observé comment, contrairement aux prévisions du maître, la situation économique du monde ouvrier s'était améliorée substantiellement déjà au siècle dernier, en dehors de la conception socialiste. Il constatait que pendant que les très grandes fortunes augmentaient en nombre et en importance, les fortunes moyennes elles-mêmes, voire les salaires inférieurs, avaient aussi une tendance à la hausse relative. La thèse marxiste de l'appauvrissement graduel des masses s'en trouvait contredite. Grâce à l'organisation syndicale ouvrière, à une législation sociale plus développée, à des institutions de coopération et d'assurance, elle recevait un coup fatal. La loi de concentration des entreprises que Marx prétendait universelle, absolue, rapide, ne s'opérait pas dans les proportions calculées. Bernstein pouvait conclure que Karl Marx n'était pas le Lavoisier de la science écono-

<sup>15</sup> Princesse Paley. *Souvenirs de Russie*, 14<sup>e</sup> édition, p. 86.

mique. Le marxisme, au lieu d'être un socialisme scientifique, n'avait été qu'un socialisme vantard et scientiste.<sup>16</sup>

Kautsky lui-même, pur entre les purs, le plus farouche défenseur des théories communistes, éditeur de l'*Histoire et critique de la plus-value*, vacillait en face des écrasantes démonstrations de Bernstein et de Vandervelde, à savoir qu'il n'est pas impossible d'améliorer la condition matérielle, morale et intellectuelle de l'ouvrier, dans les cadres mêmes du régime capitaliste. Cette proposition aurait pourtant fait bondir Karl Marx. Pour lui, il avouait, à la fin, avec mélancolie: « Si ce sont les capitalistes et non les prolétaires qui augmentent . . . nos espérances ne se matérialiseront jamais. »

... Néanmoins, il serait donné au juif Ilitch Oulianov, dit Lénine, de réaliser la théorie de l'ancêtre. Puisque l'évolution historique laissée à elle-même n'allait point assez vite en besogne, l'heure en était au communisme « à la sauce tartare », selon le mot de Rappoport. La révolution russe servirait à point de laboratoire pour la grande expérience communiste qui continue depuis; sous le regard stupéfait de la civilisation traditionnelle. Le communisme ne resterait plus écrit dans les livres, il le serait dans une nation, fallût-il pour cela des lettres de feu et de sang. La Russie se mettait à agir, elle commençait à construire *intelligemment*, comme l'avait écrit Maxime Gorki.

Lénine, une fois en selle, fit donc triompher le parti bolchévique; c'est-à-dire l'élément le plus radical du parti social-démocrate russe. Le grand soviét ou *Conseil de députés des ouvriers et des soldats* de Pétrograd fut formé, comme modèle des autres qui se constituèrent dans les villes et les communes, dans les districts et dans les provinces.<sup>17</sup> Lénine, l'anarchiste intellectuel, se chargerait de leur instiller ses théories corrosives et dissolvantes.

Avec une modération de forme qui masquait mieux l'usurpation, on avait fait voter au peuple une Russie républicaine: « Oui, oui, la République. . . , mais avec un bon tzar », avaient crié les moujiks incultes et abasourdis. Lénine se chargeait d'être leur bon tzar.

<sup>16</sup> Paul Six. *Dictionnaire pratique des Connaissances religieuses*, art. *Marx*.

<sup>17</sup> Claude Anet. *La Révolution russe*, vol. I, p. 26.

Il commença tout de suite par régler, en fonction du marxisme, la question agraire, par la confiscation des terres *appartenant sans limite* à la Couronne et à l'Eglise, et leur remise aux paysans. Enthousiasme, délire. Bientôt suivit la suppression de toute propriété privée, la nationalisation de toutes les industries et de toutes les terres, leur mise en valeur par l'Etat. Lénine exécutait ainsi mot pour mot le plan marxiste et militarisait le travail.

La liberté n'étant qu'une invention de la bourgeoisie, la Russie eut besoin d'un gouvernement fort, composé de quelques personnalités, et qui réprimerait tout sentiment d'opposition. Le *Comité central* du parti bolchévique fut formé de neuf membres. — Lénine, Trotsky, Radek, Kykoff, Tchitchérine, Kamenev, et le reste, — dont pas un seul ouvrier ni même russe, mais tous juifs et de famille bourgeoise, voire princière. Ce Comité agit en maître. Dans le *Bulletin communiste* du 26 août 1920, le chef exposait les moyens à prendre pour assurer la soumission réelle de la classe entière des exploités, à savoir: « Le renversement de la bourgeoisie par la violence, la confiscation de ses propriétés, la destruction de son mécanisme d'Etat parlementaire, judiciaire, militaire, bureaucratique, administratif, municipal, etc., jusqu'à l'exil et l'internement de tous les exploités les plus dangereux et les plus obstinés, sans exception ». . . « Ce n'est qu'alors, poursuivait-il, et au prix de la plus âpre guerre civile, que l'éducation, l'instruction, l'organisation des plus grandes masses exploités pourra se faire, et qu'il sera possible de vaincre leur égoïsme, leurs faiblesses, leur manque de cohésion, entretenus par le régime de la propriété privée, et de les transformer en une vaste et libre association de libres travailleurs. » C'est par cet abominable exposé, et de la manière la plus cynique que le dictateur qui s'était bientôt substitué au prolétariat, incitait au maintien du désordre social. Une commission spéciale, la Tchéka, dont les victimes se compteraient par millions, était constituée pour repousser la contre-Révolution. On devait lier la lutte politique à la lutte économique. Tous les syndicats soviétiques devaient se considérer comme des écoles de communisme, ainsi que le promulguait l'*Internationale communiste*, du 9 avril 1920.

On sait comment tout a tourné. Les paysans russes croyaient s'être approprié les immenses terrains de culture de la noblesse; ils travaillèrent d'abord avec ardeur. Le tableau changea, quand le gouvernement des Soviets réclama d'eux, à main armée, de quoi nourrir les fonctionnaires et les soldats.

Entre temps, le communisme désorganisait l'armée. De très graves révoltes éclataient partout. L'Etat tâchait en vain de stimuler la production collective. La « direction par en bas », l'auto-direction des employés d'industrie mettait en vedette le règne de l'incompétence. Le sabotage succédait à l'improduction, la catastrophe au chaos. Les paysans n'entendaient plus « suer sang et eau pour les fainéants des villes qui ne voulaient plus rien faire ».

L'Etat soviétique tentait, en outre, de supprimer le commerce, et de se charger de la circulation des biens. Ce fut la stagnation et la ruine. Il ne restait plus qu'à recourir à l'impression fiduciaire du papier-monnaie. Hélas! on n'y manqua pas. Il s'en fit une circulation infinie et banqueroutière. Ironie du sort, les bolchévistes s'étaient vantés de faire disparaître l'usage de la monnaie! La monnaie-russe ne valait plus qu'un chiffon de papier. Le 1er janvier 1923, le papier-monnaie sans couverture se chiffrait à plus de deux quadrillions de roubles.<sup>18</sup>

Tel fut l'échec du marxisme mis à l'épreuve. Même entre les mains habiles de Lénine, il avait failli. On vit bien qu'il était plus facile de consommer *communistiquement*, selon le barbarisme inventé, que de produire de la même façon. La *grande aurore* s'ouvrait par la famine.

L'on s'en souvient, le monde entier, ému de compassion à l'appel du Pape, secourut la Russie.<sup>19</sup>

Depuis, elle s'est débattue dans une fatale alternative. Quand elle veut loyalement appliquer les principes marxistes, elle meurt. Quand elle veut vivre, il lui faut emprunter au régime capitaliste.

Lénine le comprit. Il fit accepter la Nouvelle Politique Economique, *N. E. P.*, qui établissait l'impôt en nature, la liberté aux coopé-

<sup>18</sup> Damien Jasmin, *op. cit.*, p. 274 et suivantes; Cf. Comte W. Kokowtsoff, *Cinq ans de Dictature bolchéviste*, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1923.

<sup>19</sup> *The Papal Relief Mission in Russia*, James H. Ryan, Ph. D., Washington, D. C., 1923.

rateurs, l'appel aux capitalistes étrangers pour exploiter les richesses naturelles du pays.

A la conférence du Parti communiste, à Moscou, en novembre 1921, l'aveu en était sur ses lèvres: « Il faut revenir en arrière. . . Le commerce par voie d'échange n'a pas réussi. Le marché privé a été plus fort que nous; au lieu d'échanges, nous avons vu se produire (en contrebande) les opérations commerciales ordinaires, vente et achat. Reculons donc pour reprendre l'offensive. Reconnaissons nos fautes;. . . nous avons commis des erreurs dans la politique économique. Nous en sommes arrivés à un recul, non seulement vers le capitalisme d'Etat, mais vers la réglementation du commerce, vers la reconnaissance de l'argent. Par ce moyen seulement nous pourrons recréer la vie économique. Le rétablissement régulier d'un système de relations, la reconnaissance de la petite propriété et de la grosse industrie par nos soins, sont les seuls moyens de sortir de l'impasse où nous nous trouvons. Nulle autre issue. Il faut donc regarder le péril en face et ne pas cacher à la classe ouvrière notre marche en arrière. » <sup>20</sup>

Sincère si on le veut, cet aveu en tout cas est significatif. Il n'a pas guéri toutefois le bolchévisme de sa fièvre marxiste. Le capitalisme ne fut toléré que comme une phase inévitable pour la production de l'échange, que comme une *retraite stratégique*, imposée par l'habileté et le prestige énergique du chef. Le plan industriel quinquennal aujourd'hui en cours, grâce à la direction des ingénieurs prêtés par les pays capitalistes et au prix du travail forcé et du rationnement famélique des producteurs, constitue un nouvel effort gigantesque pour dresser, en Russie, la reconstruction économique envisagée par Marx, Lénine et leur séquelle, et pour l'étendre ensuite *per fas et nefas* à l'univers entier.

(à suivre)

† J.-M.-Rodrigue VILLENEUVE, o. m. i.,

Evêque de Gravelbourg.

<sup>20</sup> Cf. *La Russie nouvelle*, Edouard Herriot, p. 59, 60.



# La philosophie du bolchévisme

(suite)

---

## II. — LA MÉTAPHYSIQUE ET LA MORALE DU BOLCHÉVISME

Le marxisme, quoi qu'on puisse penser, n'est pas une pure Economique. Il plonge ses racines dans une métaphysique, il est régi par une morale qui l'inspire et qu'il veut justifier. Il s'en prend aux lois de l'être, et entend les plier aux courbes de son éthique égoïste et athée.

La philosophie économique-sociale du bolchévisme, on l'a vu, n'a abouti qu'à l'échec, à la ruine et à la stérilité. Cela aurait pu n'être qu'accidentel au système. Mais non, la chose était fatale, d'une fatalité intrinsèque, celle de l'absurde, du péché contre la raison, contre la nature et contre l'Être universel.

N'est-ce point le cas de rappeler que l'homme a encore plus besoin de métaphysique que de charbon, puisque c'est, en définitive, cette science, une doctrine droite et exacte, qui lui permet d'organiser un ordre industriel et économique stable et fructueux.

Marx n'a pu aligner ses théorèmes qu'en vertu d'une fausse perspective intellectuelle, d'une myopie métaphysique toute proche de la cécité.

Faisons abstraction de son état d'âme personnel, de son éducation, de sa conduite privée. Constatons simplement le premier principe de sa pensée économique. Kautsky nous l'a énoncé: une conception toute matérielle de l'histoire.

Selon lui, la vie individuelle, sociale, politique de l'humanité est déterminée *uniquement* par des facteurs d'ordre économique. Elle évolue

à travers les phases d'une éternelle lutte entre deux classes, la bourgeoisie qui possède et le prolétariat qui ne possède pas. Le mouvement social qui se développe sur la trajectoire de cette lutte est un enchaînement indépendant de la volonté, de la conscience et de la raison de l'homme; celui-ci, au contraire, y est lui-même irréductiblement assujéti. En vertu de cette loi se sont succédé les modes de production de la richesse au cours de l'histoire. Aux régimes asiatique, gréco-romain, moyenâgeux et moderne ou capitaliste, la dernière heure de ce dernier ayant sonné, doivent succéder la dictature et l'internationalisme des ouvriers. Car il va suffire de transformer la propriété individuelle en propriété collective, et de transférer celle-ci au prolétariat pour qu'aussitôt surgisse une société et une humanité nouvelles. Le paradis des travailleurs succédera à leur enfer. Ici-bas vont fleurir l'ordre, la justice, la fraternité, une liberté sans limites, une morale vraiment rationnelle, une philosophie qui ne sera pas mensongère.

Le vol continu du patron, thésaurisant sur le travail de l'ouvrier, va peu à peu concentrer la fortune entre les mains des grands industriels et commerçants. On aboutira fatalement à l'anéantissement de toute industrie modeste et de tout petit commerce. La concentration ira toujours en augmentant, de telle sorte que toutes les richesses finiront par se réunir en un seul point. Il sera bien facile alors à l'ensemble des travailleurs organisés de s'emparer de tous les biens de production. Telle fut la vision de Marx sur l'écran historique et son interprétation des faits économiques contemporains.

Vues simplistes. Non sans fondement dans le passé, elles dessinent un avenir partiellement vraisemblable. L'erreur de Karl Marx, c'est de faire de ses constatations et de ses pronostics une loi inéluctable et stricte, celle de l'évolution vers le collectivisme, dont l'homme ne serait qu'un spectateur inerte et passif. La liberté humaine n'y étant pour rien, les richesses, les productions de l'art et de l'industrie circuleraient dans le monde suivant une règle définie, sans déviation d'aucune part, et pour aboutir fatalement à l'abolition totale de la propriété privée, au profit de la propriété collective des travailleurs. La morale, la religion, l'art, la science, tous les efforts de l'humanité ne serviraient de rien pour arrêter ce mouvement régulier et ininterrompu de l'évolution économique, ni



pour la changer ou la modifier : cette évolution rendra inévitablement les ouvriers maîtres de leurs instruments de travail, du fonds de production, en un mot propriétaires collectifs de tout capital.

« Lors même, écrit Marx, dans la préface de son ouvrage, qu'une société est arrivée à découvrir la pente de la loi naturelle qui préside à son mouvement, elle ne peut ni dépasser d'un saut ni abolir par des décrets les phases de son développement naturel. » Cependant, il continue : « Mais elle peut abréger la période de leur gestation, et adoucir les maux de leur enfantement. » L'auteur se reprend ici, on le voit, pour le besoin de sa cause et n'admet le déterminisme que dans la mesure où il se sent gêné, dans ses théories, par les réactions possibles de la liberté.

Quoi qu'il en soit, un tel déterminisme répugne à la psychologie autant qu'à l'histoire. Les hommes n'agissent point toujours pour des motifs d'ordre exclusivement économique. Les inclinations du cœur, l'avantage de la liberté, les traditions sociales, les croyances religieuses, tout ce qui les exalte ou leur déplaît sont des motifs de leur choix dans un sens plutôt que dans un autre.

Au surplus, l'histoire le montre, la marche de l'humanité a été souvent désorientée par des événements fortuits et étrangers au fatalisme préconisé. Des personnalités puissantes en ont modifié le cours; tantôt elle s'est déroulée vers en haut, tantôt vers en bas. La lutte des classes n'a existé ni partout ni toujours.

Non, les faits économiques n'expliquent pas tout. Marx a été égaré par sa raison scientifique. <sup>1</sup> Il a vu de l'évolution, il n'en a pas scruté tous les ressorts.

\* \* \*

Le premier postulat métaphysique que suppose cette théorie marxiste sur l'évolutionnisme économique, est l'oubli, le mépris plutôt et la destruction de la personnalité humaine. Une fois le matérialisme, même historique, posé en règle suprême, il n'est plus dans l'homme d'être moral et libre, d'entité *sui juris*. Et il ne reste dans l'humanité que la masse

<sup>1</sup> Sur le rétrécissement et le daltonisme des observations historiques et expérimentales du scientisme moderne, voir notre étude sur *Le rôle de la philosophie dans l'oeuvre des Universités catholiques*, *Revue de l'Université d'Ottawa*, janvier 1931, p. 7-31.

des individus, simples atomes sans précellence ni hiérarchie propre. Que ces individus n'aient qu'à se perdre dans le tout, on le comprend sans effort.

Voilà pourquoi Marx et Lénine n'hésiteront point à détruire les capitalistes pour le bien social. Voilà pourquoi encore l'ouvrier communiste n'est plus rien, sinon en fonction du parti, de la classe, du soviet et de la révolution. L'on revient de la sorte, en théorie et en fait, à l'esclavage le plus radical, comme l'ont pratiqué les époques les plus cruelles. Il ne s'agit pas seulement ici d'une conséquence éventuelle du système, mais d'une suite logique. L'ouvrier-individu, tout comme le capitaliste-individu, ne compte plus; il est un grain de sable qui entre dans la construction de l'édifice communiste; celui-ci peut l'écraser, s'en servir ou le délaissé, au gré de son besoin.

Au simple point de vue de la production économique, on a vite saisi ce que pareille théorie comporte essentiellement de déficience, de stérilité, de désintéressement paresseux et passif, d'irresponsabilité et d'incompétence chez les producteurs. Mais dans l'ordre humain surtout, au point de vue du développement intellectuel et social, c'est la stérilisation radicale, l'écrasement de la dignité et de l'activité humaines les plus nobles.

\* \* \*

Cherchant le progrès humain dans les seules conditions externes de la vie sociale, oublieux et négateur des causes morales et spirituelles, le théoricien du socialisme nie donc en premier lieu l'âme et la liberté, il mésestime la dignité essentielle et la personnalité du travailleur. On ne s'étonnera pas qu'il soit en même temps athée. La religion s'effondre dans la théorie du matérialisme historique. Le marxiste ne croit ni à l'Eglise, ni au Christ, ni à Dieu.

« La religion est l'opium du peuple », a osé écrire sa plume sacrilège. « La suppression de la religion, comme bonheur illusoire du peuple est la revendication du bonheur réel. » D'après lui encore, « la religion a été le grand instrument du règne de la bourgeoisie. L'idée de Dieu avec ses perspectives de bonheur céleste, berce de fausses espérances la douleur des prolétaires ». « Le monde religieux, juge-t-il ailleurs, n'est qu'un

reflet du monde réel; le reflet religieux ne pourra disparaître que lorsque les conditions du travail et de la vie pratique présenteront à l'homme des rapports transparents et rationnels avec ses semblables et avec la nature. » Marx parle des prêtres avec la même impiété. « Les prêtres, ministres et propagateurs de la religion, sont les agents « retardateurs » les plus redoutables de transformations sociales nécessaires. A tout prix il faut les combattre, les dénoncer, les chasser de la société. »<sup>2</sup> On sait si Lénine et le bolchévisme s'y sont appliqués.<sup>3</sup>

Des marxistes eussent voulu déclarer simplement que « la religion est affaire privée »: négation polie. Le léninisme a préféré parler à découvert. Au besoin, il a emprunté à Henri Heine son ironie blasphématoire: « Nous laissons le ciel aux anges et aux moineaux. »

« Tout dieu », écrivait Lénine à Maxime Gorki, le 14 novembre 1913, « si pur, si idéal soit-il, est un mensonge. Dans les pays les plus libres. . . on abêtit le peuple et les ouvriers précisément par l'idée d'un Dieu pur, spirituel, construit de toutes pièces par l'esprit. Comme toute idée religieuse, toute idée d'un Dieu, toute coquetterie avec l'idée divine est une infamie tolérée et souvent accueillie avec bienveillance par la bourgeoisie démocratique; elle représente l'ignominie la plus dangereuse, la contagion la plus abominable. »

Le programme religieux bien net du bolchévisme a été de pousser le peuple russe à l'athéisme. Point n'est besoin d'illustrer par des faits, tragiques et exécrables, son exécution. Les textes de la Constitution de l'U. R. R. S., autant que ceux des livres et journaux bolchéviques établissent sans le moindre doute que tout croyant est tenu pour hostile au pouvoir, et que le terrorisme, la législation coercitive, l'enseignement impie, les pageants et défilés sacrilèges, enfin la perversion directe, s'emploient à déraciner tout vestige de religion.<sup>4</sup>

Le nom seul de l'*Association des Sans-Dieu militants*, la collection des éditions russes dites *Au Front antireligieux*, le *Sans-Dieu*, périodique

<sup>2</sup> *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses*, article *Socialisme*.

<sup>3</sup> Cf. *Choisissez: Rome ou la Russie rouge*, Acte des martyrs de Moscou, en 1923, par Francis McCullagh, témoin oculaire, *Le Devoir*, Montréal, 1923.

<sup>4</sup> Cf. *En Russie soviétique, Faits et documents*, *L'Ecole Sociale Populaire*, No 206, Montréal, 1931; *La Vie intellectuelle*, 20 octobre 1930.

publié par le Commissariat de l'Instruction publique, en témoignent par eux-mêmes assez long. Voilà comment on a entrepris de faire sortir de l'athéisme le plus absolu et le plus radical une humanité nouvelle. <sup>5</sup>

\* \* \*

La famille n'a plus dans la société bolchévique cette place sacrée que la civilisation moderne lui reconnaît. On a vu, sous le nouveau régime, en des soviets locaux, la nationalisation de la femme. Le pouvoir central s'est abstenu d'aller jusque-là; il a néanmoins promulgué des décrets relatifs au mariage et au divorce qui légalisent l'union libre, la prostitution, la rupture du lien conjugal *ad nutum*. Il a supprimé pour le père l'obligation de pourvoir à sa progéniture, et le dispense de protéger, même de reconnaître la mère de ses enfants ou la compagne de ses plaisirs. <sup>6</sup> Aussi bien, rien de plus lamentable que les sept millions d'enfants abandonnés, le chiffre est de Mme Kroupskaïa, la veuve de Lénine, perdus d'âme et de corps, retournés à la sauvagerie, courant les rues et cherchant leur pâture jusque dans les cloaques, et dont plusieurs millions ont disparu dans la famine, le froid ou la maladie.

\* \* \*

Immoralité religieuse, immoralité familiale, immoralité politique, la trilogie va de soi. Il n'est pas besoin de revenir sur les procédés égoïstes, hypocrites et cruels de l'Etat marxiste. L'histoire en est suffisamment faite. « Déterministe et athée, le marxiste ne connaît plus ni le dévouement, l'esprit d'abnégation et de sacrifice, ni les hautes vertus morales, facteurs indéniables de progrès humain », écrivait, dès 1887 dans la *Revue socialiste*, Rouanet.

« Un révolutionnaire », (entendez à la Lénine et à la bolchéviste), enseigne Bakounine dans son *Catéchisme du Révolutionnaire*, « est un homme soumis à un vœu. Il ne doit avoir aucun intérêt personnel, aucune occupation, aucun sentiment, aucune propriété. Une seule chose

<sup>5</sup> Cf. *Religion et culture*, par Jacques Maritain.

<sup>6</sup> *Bolchevism, The Lesson for Canada*, Report of the United States Senate Committee on German Propaganda and Bolchevism, published by the Canadian Reconstruction Association, Head Office, Royal Bank Building, Toronto.

doit l'intéresser avec une seule pensée et une seule passion: la Révolution. Il n'a qu'un but, qu'une science, la destruction. Dans cette intention et uniquement dans cette intention, il a étudié la mécanique, la physique, la chimie et la médecine. Il observe dans le même but les hommes, les caractères, les positions et toutes les conditions de l'ordre social. Il méprise et déteste la morale existante. Entre lui et la société, il y a une lutte à mort, incessante, irréconciliable. Il doit se préparer à mourir, à endurer la torture, et à tuer de ses propres mains tous ceux qui s'opposent à la Révolution. » Voilà comment s'exprime l'esprit de rage qui constitue la norme morale du bolchévisme.

Aussi Maxime Gorki a-t-il pu attribuer à Lénine cette cynique déclaration: « Les millions d'existences humaines dont j'ai besoin pour faire mon expérience sociale ne valent pas plus, à mes yeux, que des millions de cochons d'Inde. » <sup>7</sup>

« Tout ce qui contribue à la victoire de la révolution est moral. Tout ce qui entrave la révolution est immoral et criminel », proclamait ouvertement un autre moraliste russe, Tchadaef. <sup>8</sup>

Plus haut, nous avons constaté le désenchantement économique de l'expérience marxiste, selon le voeu de Bismark: « Il faudrait aider un pays à faire un essai complet d'expérience socialiste pour en enlever le désir aux autres. » <sup>9</sup>

La désillusion morale n'est pas moindre, et elle pourrait servir pour le christianisme d'argument apologétique *a contrario*. « Ce serait folie de croire, a dit Lénine, que les hommes sont devenus meilleurs parce que la révolution prolétarienne a éclaté. » <sup>10</sup>

En morale comme en économie, une fois encore on aboutit à la misère dans toutes ses formes, alors que le socialisme promettait le bonheur à l'insatiable espérance humaine. Il le promettait sans le posséder, sans même le connaître, l'entrevoyant à peine en des concepts épais et nuageux. Il le promettait, pour déchaîner la meute des appétits voraces dans une

<sup>7</sup> *La Pédagogie des Bolchévistes*, par Jules Renault, dans *La Revue Hebdomadaire*, 25 octobre 1924, p. 424.

<sup>8</sup> Cf. Serge Chessin, *Au Pays de la Démence rouge*.

<sup>9</sup> Jasmin, *op. cit.*, p. 301.

<sup>10</sup> Cité par Serge Chessin, *L'Apocalypse russe*, 6e édition, p. 103.

course effrénée à la curée des richesses périssables, alors qu'il eût fallu contenir et discipliner ces tendances, exciter plutôt les plus nobles facultés, celles qui s'exercent dans la vertu, et qui, au lieu de courir à l'or, volent vers l'éternité.

## CONCLUSION

Matérialiste en métaphysique, socialiste en politique, communiste en économique, soviétique en son organisation sociale, le bolchéviste est violent et oppressif en morale.

Sans précédent comme problème de politique internationale, d'un singulier intérêt en sa doctrine économique, le marxisme russe est pourtant une menace toute proche de renverser l'ordre social universel. Il est un ciel chargé de foudre et prêt à éclater sur le monde entier pour y semer la dévastation physique et morale.

Car Lénine connaissait la solidarité des peuples; il a compris et enseigné que, sous peine de périr, la dictature du prolétariat devrait être instaurée partout. De là ses appels aux travailleurs et aux révolutionnaires des cinq continents, de là ses souffles empoisonnés sur l'Europe, l'Asie et l'Amérique. Les divers pays considérèrent d'abord avec quelque fascination cette nouveauté étrange d'un grand Etat communiste, prenant en main tous les pouvoirs y compris le pouvoir économique, la production et la distribution des richesses. Ils ont dû depuis déchanter en face des ruines et des catastrophes. Cependant les principes de la doctrine marxiste pénètrent partout graduellement. Certaines organisations sociales se croient immunisées contre ses attaques et réfractaires à ses envahissements; nombreux pourtant sont les individus pathogènes qui propagent l'épidémie universelle.

Notre pays, ai-je besoin de le rappeler, est lui-même atteint. Le microbe communiste existe chez nous; tout atténué qu'il se montre encore, il n'en est pas moins à la fois matérialiste, impie, immoral et révolutionnaire. L'on n'aurait pour l'apprendre qu'à écouter ce que disent ses parangons et ses agents, par exemple, à Montréal, quand ils s'adressent à nos ouvriers, dans le langage à la fois le plus cynique et le plus persuasif, le plus sophistique et le plus concret.

Comment repousserons-nous le fléau qui nous menace? Par des moyens politiques, et ils pressent, puisque le bolchévisme est subversif et qu'il prêche le désordre. Mais par une saine doctrine économique aussi, et par des réformes sociales, puisqu'il est une théorie et qu'il s'appuie partiellement sur une condition ouvrière souvent misérable et injuste.

Le XIXe siècle, on l'a écrit, a été souvent le martyrologe de la classe des travailleurs. Privé de ses anciennes corporations qu'on avait estimé plus expéditif de détruire que de réformer, dénué de toute protection légale, assujetti à un régime industriel que le machinisme transformait et simplifiait d'une façon continue, l'ouvrier ne pouvait pas ne pas tomber dans une misère profonde. D'où le mécontentement universel, chez les prolétaires, de la colère chez les plus généreux et des passions haineuses chez les violents, des tentatives enfin, parfois vaines, parfois absurdes et destructrices, de remédier à un mal déjà si profond. <sup>11</sup>

Tout n'est donc pas faux dans les doléances d'où part le socialisme communiste. L'Eglise condamne le socialisme, mais elle condamne aussi l'individualisme qui ouvre les digues de la concurrence ruineuse des grands et des riches à l'égard des petits. Elle condamne du socialisme le paganisme social, le dogme de la lutte des classes, ses violences révolutionnaires, son irréligion. Elle ne nie point ce que renferment de juste ses plaintes et ses revendications. Au contraire, elle les fait siennes. Et avec quelle pressante et vive émotion, elle les dit au monde moderne, depuis l'encyclique *Rerum novarum*. <sup>12</sup>

Elle va plus loin, et elle enseigne les principes véritables de l'architecture sociale, dont les bases et les forces réclament la justice et la charité. Elle favorise les associations libératrices de l'ouvrier, elle encourage une sage législation du travail. Elle a une doctrine sociale solide et cohérente. En termes thomistes, sa thèse peut se formuler ainsi. « Si l'homme a un droit naturel absolu de possession sur les réalités extérieures, il n'a plus au même degré celui de les posséder *en propre*, lequel est un droit naturel de seconde zone, dans telle hypothèse donnée; et l'individu n'a

<sup>11</sup> *Dictionnaire pratique des Connaissances religieuses*, art. *Socialisme*; *L'Évolution du Socialisme en France*, par Garriguet, Paris, 1910.

<sup>12</sup> L'encyclique *Quadragesimo anno* est venue récemment renforcer encore ces affirmations.

jamais le droit d'en accaparer l'usage à son profit. »<sup>13</sup> Le droit de propriété *privée* n'est pas essentiel à l'humanité, mais dans l'état de nature déchue, les hommes étant paresseux, égoïstes, etc., la propriété est, selon saint Thomas, légitime et opportune, *quia magis sollicitus est unusquisque ad procurandum quod sibi competit. . . ; ordinatius res humanae tractantur. . . ; magis pacificus status hominum conservatur. . .* » Il peut se trouver des cas où le communisme sera un meilleur mode de possession. La possession en commun reste même un idéal légitime, on peut loyalement le concéder. Les aspirations des communistes, pour utopiques qu'elles soient, sont très humaines et correspondent à ce qu'il y a de meilleur en nous. Mais la possession collective suppose des vertus et un dévouement au bien de tous dont les hommes tarés par le péché d'origine ne sont plus, dans leur presque universalité, présentement capables.

Ce serait une erreur de croire qu'il n'est pas permis à l'homme de posséder en propre. D'autre part, l'on ne serait pas hérétique à soutenir que le collectivisme, en certains cas, pourrait être la meilleure formule de vie sociale.

Pour autant, rien n'autoriserait néanmoins à s'emparer du bien déjà légitimement acquis en propriété.

Au surplus, même si la propriété n'est pas nécessairement de soi une fonction sociale, et si elle reste une faculté d'ordre individuel et privé, elle a une fonction sociale, et qui tient à la justice, d'après l'Angélique Docteur.

« Selon l'ordre naturel établi par la divine Providence, dit-il, les choses extérieures existent pour subvenir aux besoins des hommes. C'est pourquoi leur division et leur appropriation qui procèdent du droit humain, (droit des gens), n'empêchent pas qu'on doive s'en servir pour celui qui est dans le besoin. » Par conséquent, le propriétaire aura le devoir de conduire toute sa gestion en vue du meilleur rendement pour le bien de tous. Il ne possède légitimement qu'à la condition de contribuer par ses richesses, le mieux possible, au bien de la communauté dont il fait partie. C'est cet ordre de la justice sociale qui autorise l'Etat, char-

<sup>13</sup> Voir C. Spicq, o. p., *Bulletin Thomiste*, sept.-nov. 1928. *Quel est l'enseignement de S. Thomas sur le droit de propriété?* p. 341-349. Cf. *S. Th.*, IIa, IIae, q. 66, a. 1 et 2, etc. — Lire surtout l'encyclique *Quadragesimo anno*.



gé du bien commun, à intervenir pour faire acquitter par les propriétaires leurs dettes envers la société. Voilà une théorie à la fois nette et vivante, à condition que des vertus chrétiennes lui donnent de l'espace et consolident ce qu'elle édifie. Elle n'est ni la révolution ni la tyrannie.

(« L'évolution sociale, a dit le Comte Albert de Mun, ne saurait s'accomplir par la barbarie. Elle n'a d'avenir que dans le christianisme, dont seule l'Eglise catholique garde et enseigne la doctrine dans sa force et dans sa pureté. »

† J.-M.-Rodrigue VILLENEUVE, o. m. i.,  
Evêque de Gravelbourg.

---